



CULTURE

Cecilia Bartoli, diva virtuose en « tenue de castrat »

La cantatrice italienne a fait le show à la Philharmonie de Paris dans un récital autour du répertoire de Farinelli

OPÉRA

On craignait de la voir apparaître en Conchita Wurst, telle que sur la pochette de son dernier disque, *Farinelli* (Decca). Mais c'est en soldatesque vénitienne, cheveux courts, bottes de cuir et redingote noires, que Cecilia Bartoli a débarqué avec domestique, accessoires et bagages sur la scène de la Philharmonie dimanche 15 décembre. Le spectacle s'intitule *Farinelli et son temps*. Il enchaînera deux heures durant, sans temps mort, pièces instrumentales et airs d'opéras, tandis que la cantatrice change de perruque, de costume, de rôle et de sexe, pour terminer avec la spectaculaire « tenue de castrat » qu'elle portait déjà lors de la tournée de *Sacrificium* (2009), une immense robe rouge et or, ouverte sur un pantalon noir.

Tout a été dit sur le tempérament de la diva italienne, la puissance de feu de sa virtuosité, son art unique d'habiter la musique comme si elle la créait, avec cette stupéfiante maîtrise du souffle, ce luxe inouï de grains, de densités, de couleurs et de nuances. Une « Sinfonia », extrait du *Rinaldo* de Haendel a précédé l'air de Porpora, *Vaghi amori* (« Belles amours »). Un début en forme de carte de visite, longue tenue aux limites du souffle, qu'anime une *messa di voce* habilement modulée avant le quasi-murmure d'une élégie funambule. L'« Entrée des songes funestes » d'*Ariodante*, avec machine à vent et percussions, a introduit l'un des airs les plus poignants du répertoire baroque, le fameux *Sposa, non mi conosci* (« Mon épouse, tu ne me reconnais pas ») de Giacomelli,

plus connu dans la version reprise par Vivaldi dans son *Bajazet*. Grand moment d'exaltation « bartolien ».

Capricante nature

Tourments, peine cruelle et fol espoir, la chanteuse explore la rhétorique de l'amour. C'est en Cléopâtre meneuse de revue des années 1930, fume-cigarette et plumes d'autruche, qu'elle s'empare du *Un sol tuo sospiro* (« Un soupir solitaire de ta part ») de Hasse. Avant d'érotiser Haendel et son « *V'adoro pupille* » (« Je vous adore pupilles »), préliminaire à la sauvage jouissance du *Da tempeste* (« Quand le bois brisé par les tempêtes »), tous deux extraits de *Giulio Cesare in Egitto*, dont la reprise passera à la trappe, bousculé par la trompette insolente de Thibaud Robinne dans le *Concerto per tromba*, de Johann Friedrich Fasch.



La Bartoli a dénoué sa chevelure pour aborder les impétuosité du *Nobil onda* de Porpora, donnant la pleine mesure de sa capricante nature. La cantatrice s'est entourée des Musiciens du Prince, l'excellent ensemble baroque qu'elle a fondé au printemps 2016 à Monaco (où elle prendra à partir de 2023 la direction de l'Opéra de Monte-Carlo). Sous la direction volubile et dévotionnelle de Gianluca Capuano, la seconde partie inclinera peu à peu vers des ardeurs moins charnelles. Un *Concerto per flauto* de Quantz (excellent Jean-Marc Gougeon) a préparé l'évocation du papillon amoureux grillé par la flamme (*Qual farfalla*, de Leonardo Leo), du cerf blessé que revivifie la forêt (*Cervo in bosco*, de Leonardo Vinci), et jusqu'au sublime lamento de Caldara, *Quel buon pastor*, tiré de l'oratorio *La Morte*

d'Abel, dont la sombre et sévère « Sinfonia » pour cordes a des allures de musique funèbre.

Mais déjà la « Danza » tirée d'*Ariodante* invite à la danse (Cecilia Bartoli se fera prier avant de s'exécuter, façon flamenco), tandis que les gazouillants oiselets de *L'Augelletti, che cantate* de *Rinaldo*, pépient de conserve avec le piccolo.

Mais c'est l'amour de la musique qui aura le dernier mot, en anglais, avec un magnifique extrait de *Ode for St. Cecilia's Day* – toujours Haendel. « *Quelle passion la musique ne peut-elle susciter et apaiser ?* » (*What Passion Cannot Music Raise and Quell ?*), interroge la chanteuse qu'enveloppe le superbe violoncelle de Robin Michael, rappelant les beaux duos enregistrés en 2017 par la cantatrice avec Sol Gabetta dans *Dolce Duello* ?

A 53 ans, la Bartoli a prouvé une fois de plus que le temps n'a pas de prise sur elle. Ni sur son public émerveillé et reconnaissant, dont la standing ovation recevra quatre *bis*. Haendel encore et toujours, avec un *étourdissant* *Lascia la spina*, chanté sur le souffle, avant la nouvelle déferlante du *Nobil Onda de Porpora*, progressivement aspiré dans un désopilant accélération général en forme de bouquet final. Pas de grève de transports pour Cecilia Bartoli. ■

MARIE-AUDE ROUX

Prochains concerts, Vivaldi avec les Musiciens du Prince-Monaco, Andres Gabetta/Gianluca Capuano (direction). Le 30 mars à 20 heures à l'Opéra royal de Versailles (Yvelines). De 85 € à 495 €. Le 1^{er} avril à 20 heures à La Halle aux grains de Toulouse (Haute-Garonne). De 20 € à 131 €.